

### Un Martyr en Cochinchine.

L'Univers du 28 septembre contient le récit suivant :

Nous annonçons ces jours derniers, d'après l'Union franco-chinoise, qu'un jeune prêtre des missions étrangères venait de donner sa vie pour la foi. C'est à Son-Tay, en Cochinchine, qu'il a eu la tête tranchée. Une lettre particulière de Hong-Kong nous donne quelques détails sur son martyre, dont les actes ne tarderont pas sans doute à paraître dans les Annales de la Propagation de la Foi. La correspondance que l'on veut bien nous communiquer fait pressentir l'intérêt de la relation officielle envoyée par Mgr Retord. Avant de raconter les faits parvenus à notre connaissance, nous citerons l'article suivant, que nous trouvons aujourd'hui dans l'Espérance de Nanyang :

« Quand un guerrier périt sur le champ de bataille, après avoir fait des prodiges de valeur, pour la défense de sa patrie, un ordre du jour le signale ordinairement à l'admiration de ses compatriotes d'armes et de ses concitoyens; qu'on lui érige des statues, pour perpétuer le souvenir de son nom et de sa gloire. Mais tous les héros ne sont pas dans nos armées; il y en a de saints, de saints de la croix, de saints de la terre, en Afrique, en Amérique, chez les Esquimaux, en Océanie, au Tibet, en Chine, dans le Tonquin. Un de ces dignes ouvriers apostoliques a été assez heureux pour cueillir la palme du martyre; c'est le jeune et excellent Schœffler, originaire de Mittelhorn, près de Phalsbourg, parti, depuis quatre ans, pour la mission de Tonquin. Au séminaire, aucun de ses condisciples ne doute jamais de la légitimité de sa vocation. A la seule pensée de tant de peuples encore plongés dans les ténèbres épaisses de l'idolâtrie, son cœur se sentait profondément ému; pour procurer la connaissance du vrai Dieu à ces infatigables, établir en eux sa religion, les mener à l'accomplissement de ses vœux adorables, était l'unique objet de son ambition et le sujet le plus habituel de ses entretiens avec ses condisciples. Les persécutions, l'exil, la contagion, les supplices cruels en usage chez ces nations barbares, n'avaient rien qui pût l'effrayer, et sa noble et respectueuse, lui de la détermination de l'accomplir de son plein gré, et sans qu'il eût besoin d'être encouragé par le zèle d'autrui. Il avait pris ses dispositions à l'avance, et avait fait de sa bouche de Notre-Seigneur, la vérité même : *Qui amplexus dicitur se bene à consuetudine de l'Évangile, le servent. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux, et une foule d'autres aussi propres à transporter une âme valant chrétienne. Ce n'est point, en lui, un enthousiasme passager que la présence du péril devait faire évanouir. On le vit à l'œuvre, conservant la même intrépidité, qui s'accroissait même au sein des périls qu'il courait plusieurs fois, d'après les rapports de son évêque Mgr Retord. Il partagea longtemps les rudes travaux de cet infatigable prêtre. Il courut plusieurs fois le risque d'être pris; il tomba malade de la peste, en se transportant, le jour et la nuit, partout où il était appelé, pour venir en aide aux moribonds sans nombre, attaqués par ce fléau destructeur. Enfin il fut envoyé dans un*

immense district, au nord-ouest du royaume, avec huit prêtres indigènes, pour soigner plus de 15,000 chrétiens, répandus sur une surface immense, et y convertir les païens qui, la grâce aurait touchés. « A peine arrivés dans mes montagnes, dit-il dans une lettre datée du 22 octobre 1859, je suis dénoncé au mandarin. Des espions sont aussitôt à ma poursuite; il y a deux ou trois jours, je les vis entrer, sous l'habit de mendicants, dans la maison même que j'habitais. Ils ne me virent pas aperçu; mais, pour satisfaire au désir de mes cléricaux, je dus m'enfuir et me cacher ailleurs. Je ne suis encore ce qui en adviendra, mais le pis qui puisse m'arriver est de recevoir un petit coup de sabre, et vous savez combien un petit verre de sang offert à mon Sauveur me causerait de plaisir! Mais je crois bien que mes péchés ne priveront de ce bonheur, etc. etc. »

« Il n'en a pas été ainsi. Il lui a été donné de mêler son sang à celui de Jésus-Christ, de ses apôtres et de tant de millions de martyrs immolés pour la foi. Des recherches ont été faites aux mains de ses persécuteurs; il a été condamné à mort et conduit, à travers le Tonquin, jusqu'à la capitale de Cochinchine, où il a été décapité, au commencement du mois de mai de cette année, à l'âge de vingt-neuf ans; c'est en peu de temps après l'arrivée d'une longue et brillante armée française au plus tôt des détails intéressants sur ses derniers moments; dès qu'ils nous furent parvenus, nous nous empressâmes de les publier. Notre intention, en le désignant comme un martyr, n'est pas de devancer le jugement suprême du Saint-Siège; mais nous félicitons le diocèse de Nanyang, qui pour un autre plus tard, admettre sur ses autels cette nouvelle victime de la barbarie païenne et glorifier à sa puissante protection par Dieu. — Vagner. »

Voici maintenant quelques-unes des circonstances du martyre de M. Schœffler, d'après la lettre dont nous avons parlé. Si de solitaires naufragés dans le monde catholique, nous nous sommes à la très sainte Vierge, à la sainte Croix, le premier jour de mai. Vers midi, par le commandement du grand mandarin, on parqua les chevaux et deux régiments de soldats, qui prirent les armes. Les fesses des soldats, qui s'attendaient à quelque expédition contre les rebelles; on parlait de brigades de cavalerie, d'armes avait pour but de les empêcher de fuir le royaume. On ne tarda pas à reconnaître que cet appareil avait été organisé pour le supplice de M. Schœffler. Les soldats craignant que les chrétiens ne fussent enlevés leur missionnaire de voir, ils ne voulaient pas l'insulter par ce genre de supplice de troupes. Lorsque les soldats furent arrivés, toute la ville fut ébranlée et agitée. Les gens des mandans, les rebelles, les prisonniers, tous ceux qui se trouvaient dans le rapport avec le missionnaire, se mirent à s'insulter et à donner des coups de canif, de couteau de tristesse et de regret. M. Schœffler, au contraire, était rayonnant de joie. Son premier mouvement fut de jeter au ciel ses bras et ses mains. L'immuable apôtre se mit à marcher à la mort, où il irait aussi, dit-il, plus légèrement et plus vite. Le mandarin avait peur d'une émeute. Il avait pris position sur les remparts, entouré de satellites prêts à combattre.

L'exécution eut lieu hors de la ville. Le cortège du martyr était disposé de la manière suivante : Devant lui marchait un soldat portant au haut d'une perche un croix sur laquelle on lisait :

« MALGRÉ LA SÉVÈRE DÉTERMINÉ PORTÉ CONTRE LA RELIGION DE JÉSUS, LE SIEUR AGGREGÉ TEN, PRÊTRE ÉTRANGER, A OSÉ VOIR GRAND DÉSIGNEMENT POUR LA PRÉCHER LE SÉDUCIRE LE BELLE. ARRÊTÉ. LA TÊTE AVOUÉ VÉ AVEC VÉRITÉ. SON CRIME EST PATENT. LE SIEUR AGGREGÉ A LA TÊTE TRANCHEE ET JETÉE DANS LE FLEUVE. LE ANNÉE DE TUDIN. LE DE LA DE L'UN. »

« Huit soldats, le sabre au main, se tenaient à côté de M. Schœffler. Cent hommes armés de fusils ou de bœufs formaient la tête du cortège; à l'arrière-garde avaient été placés deux éléphants. Le martyr tenait sa chaîne en main; il marchait avec allégresse, se hâtant vers le tribunal, et ne cessant de répandre de ferventes acclamations de grâce. Une telle attitude était remarquable. Le plus grand nombre de ces païens était frappé d'une admiration religieuse. Il y avait cependant, comme partout, quelques hommes pervers qui s'efforçaient de blasphémer. Un arbalète au front de son cheval, le martyr regarda. Il était d'ailleurs, lui-même, très calme, et ne se préoccupait pas de ce qui se passait autour de lui. Il se contentait de dire : « Seigneur, je suis prêt à mourir. »

Le signal fut donné. La main du bourreau tomba. Le décapité a été placé sur le socle sur le cou de la victime; encore lui faisait-il du bien, et il se tenait en équilibre sur les épaules de la victime.

En Cochinchine, comme en Asie, on exécute les condamnés par la décapitation. Les exécutions publiques ont continué de se dispenser et de s'enlever de tous côtés un moment où le supplice est fait. Cette fois, au contraire, quoique la plupart des spectateurs fussent païens, car il y a fort peu de chrétiens à Son-Tay, ils se précipitèrent tous pour cueillir quelques gouttes de son sang si généreusement versé; pour avoir quelques parcelles de vêtement du martyr. On avait remarqué un cavalier indigène, un païen qui, avec le sang, avait pris de la main de M. Schœffler un habit de laine blanche et un morceau de toile de la même couleur, dans lequel il avait enroulé ses mains et ses pieds, et qu'il avait porté sur son dos. On a vu aussi un païen qui avait pris un morceau de toile de la même couleur, dans lequel il avait enroulé ses mains et ses pieds, et qu'il avait porté sur son dos. On a vu aussi un païen qui avait pris un morceau de toile de la même couleur, dans lequel il avait enroulé ses mains et ses pieds, et qu'il avait porté sur son dos.

On le dans l'Univers :

Le Journal de Rome a enfin annoncé officiellement que le ministère des Travaux publics avait été autorisé par le Sénat à faire, sur Paris, un conseil de ministres, et de convoquer l'Assemblée législative de France à Rome. Il paraît que le conseil de ministres a été formé, et que l'Assemblée législative de France a été convoquée à Rome.

concessionnaire est principalement composée de Belges et de Français. Elle doit commencer les travaux aux deux points à la fois, dans un délai de sept mois, à compter de la signature du traité de concession. Lorsque les travaux seront parvenus à un certain point, elle aura droit à la concession du prolongement d'Autuno à Dole.

Il se passe à cette occasion une chose incroyable, et qui prouve de toute vérité. Les démagogues, ces amis de tous les progrès, ces promoteurs du commerce, de l'industrie, de la fusion des peuples, violent d'un très mauvais œil cette opération. Ils n'ont rien négligé pour entraver l'opération. Ils avaient à cela deux motifs. Premièrement, ils veulent briser dans leurs mains une des armes dont ils se servaient avec le plus d'habileté contre le gouvernement pontifical; ils ne pouvaient plus dire que le peuple romain n'a rien à attendre du gouvernement des papes; que ce gouvernement est par essence ennemi de toutes les nouvelles découvertes, ennemi de tous les progrès et de toute amélioration matérielle, et que jamais il ne fera avancer le chemin de fer. En second lieu, cette vaste entreprise, en ouvrant un chemin presque instantané à l'activité des populations, en leur fournissant pour plusieurs années un travail assuré et lucratif, en montant dans l'économie une carrière honorable à la jeunesse délaissée des villes, est très propre à élever les esprits des peuples, et à leur donner une idée plus juste de la politique. Un peuple qui travaillera d'œuvre de temps en temps, et qui, après plusieurs années, verra son progrès de l'exécution et à la veille de son achèvement, et si les mêmes hommes qui prétendent maintenant que les chemins de fer dans l'État pontifical ne peuvent être que des dépenses inutiles, et les ruines de l'État, de l'autre côté de la main à une œuvre qu'il avait projetée dès les premiers mois de son pontificat, et qui avait été l'un des premiers bienfaits qu'il voulait donner à son peuple.

« Nous ne dirions pas toute la vérité si nous nous osons que les chemins de fer dans l'État pontifical ne peuvent être que des dépenses inutiles, et les ruines de l'État, de l'autre côté de la main à une œuvre qu'il avait projetée dès les premiers mois de son pontificat, et qui avait été l'un des premiers bienfaits qu'il voulait donner à son peuple. »

On le dans l'Univers :

« Cher ami, le général d'Épauville a été une merveille, il a demandé par vos amis pour de ses services et d'un certain poste d'officier fort heureux dont il avait à se plaindre. Le Consul général de Paris, le ministre se fit tirer l'oreille, mais qui connaît le fond des choses, je vous dis tout de suite : l'air est fait; mais vous savez le vieux proverbe : il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Épousez... épousez... et votre nomination sera présentée immédiatement à la signature du roi. Si vous avez le temps, passez me serrer la main à mon cabinet. »

E. DE ROUVREUX.

« Tu vois, dit La Villière en reprenant la lettre, que j'ai pleine confiance en toi. Aussi, pas un mot de tout ceci à qui que ce soit. »

Il y a un proverbe là-dessus, répète l'autre avec un sourire. Si la parole est d'argent, le silence est d'or. Tu peux être tranquille, j'ai toujours mieux aimé l'or que l'argent.

Maintenant, monsieur de Lenoir, dit La Villière, à votre tour. Hier, au concert de la Comtesse M... j'étais à côté de mon mieux une mélodie bien chantée, mais j'ai une fort belle personne entra dans le salon.

— Pardieu, c'est la princesse Palliani, produit attrayant de la belle Italie.

Il paraît que cette princesse est une des célébrités du jour.

— Tu sais seulement cela d'hier ?

— Ma foi, oui. Mais il n'en est pas de même de toi. Montlaur, auquel je demandais le nom de cette beauté inconnue à laquelle tant de visages souriaient, commençait à me

On va mettre la main à un projet important. C'est une prison modèle pour les femmes repenties, qui habite la maison du Bon Pasteur de la Loggia. Le plan est basé sur l'idée qui dirige depuis longtemps en France ces sortes d'établissements, sur la séparation des diverses classes de pénitentes. On tiendra surtout à isoler complètement les jeunes filles encore préservées de la contagion. Le Saint-Père porte à ce projet le plus vif intérêt. Il doit y contribuer de sa bourse pour une forte somme. Il sera pourvu au reste des dépenses par les fonds de l'État. Mgr Barnabo, secrétaire de la Propagande, a été nommé commissaire spécial pour cette construction, et le Saint-Père a examiné bien des fois avec lui les plans du nouvel édifice.

A une extrémité de Rome, Pie IX donne une autre preuve de sa générosité et de son zèle pour l'amélioration des établissements d'instruction populaire. La maison des chers Prêtres de la Doctrine chrétienne du quartier de Monti qui est à Rome la maison principale de l'Institut, était depuis longtemps jugée insuffisante pour le grand nombre des instituteurs et des élèves. On a commencé depuis quelque temps des travaux d'agrandissement. Ici encore le Saint-Père vient en aide, avec ses fonds particuliers, à l'insuffisance du Trésor.

Non content d'améliorer, le Pape crée sans cesse de nouveaux établissements. Ainsi, très prochainement on va ouvrir, sous son inspiration et sous la direction immédiate des curés du quartier, une nouvelle école gratuite à côté du Forum, dans les dépendances de l'Hôpital de la Croix, où, comme on sait, vient enfin d'être rendue à sa première destination, après en avoir été détournée par la République. La direction en sera confiée également aux enfants de la salle, dont le Saint-Père sait apprécier la zèle et la capacité.

Ce qu'il fait pour les écoles, pour les maisons de correction, le saint Pape fait aussi pour les maisons religieuses. Partout il donne ses encouragements, ses bénédictions. La maison de Sainte-Sabine, où, la pieuse et intelligente conduite de R. P. Besson, rendent la réforme de l'Ordre de Saint-Dominique, est l'objet de ses attentions incessantes et de ses soins les plus paternels. A la première visite que le R. P. Jeandel, à son retour de France, alla lui faire, sous ses premiers soins du Saint-Père, fit de demander des nouvelles de la maison de Sainte-Sabine, et lorsqu'il en rapporta le nombre des religieux s'y était considérablement multiplié, sous la bénédiction de Dieu, qui témoignait aussi le désir de voir tous ceux qui étaient venus à ce saint asile depuis la visite de l'année dernière. Un de ces jours passés, tous ces fervents enfants de saint Dominique se présentèrent au Vatican, sous la conduite de leurs dignes supérieurs, et ils furent reçus par le Vicaire de Jésus-Christ. Ils étaient bien un vingtain; et comme, à la visite de l'an dernier, ils étaient plus de cent, on se trouve que Sainte-Sabine est infirmerie à présent une quarantaine de religieux, tous remplis de la ferveur et du zèle de leur saint fondateur, et qui porteront dans toutes les maisons de l'Institut le germe de la réforme. Le Saint-Père a annoncé l'intention de visiter Sainte-Sabine; il y trouvera une communauté digne des regards des hommes et de ses anges, pour laquelle la dévotion des bicus de ce monde, mais pleins de la joie du seigneur, de l'abondance de ses bénédictions divines et de tous les biens spirituels.

BARRETT.

### LE MONTAGNARD

OU LES  
DEUX REPUBLIQUES.  
1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.  
C. D. V.

CHAPITRE PREMIER.

(Suite.)

De Lenoir, sans répondre, fit voltiger la fumée de son cigare en dessous capricieux :

— Je n'ai que la moitié de votre confiance, monsieur le comte, lui dit-il.

— Voici l'autre, reprit La Villière, qui passa la main sur son front et secoua brusquement la tête.

De Lenoir regarda rapidement la signature de la seconde lettre :

— Edouard De Rouvieux, dit-il, c'est, si je ne me trompe, le nouveau chef de cabinet des affaires étrangères ?

— Oui.

De Lenoir lut à haute voix :

« Cher ami, le général d'Épauville a été une merveille, il a demandé par vos amis pour de ses services et d'un certain poste d'officier fort heureux dont il avait à se plaindre. Le Consul général de Paris, le ministre se fit tirer l'oreille, mais qui connaît le fond des choses, je vous dis tout de suite : l'air est fait; mais vous savez le vieux proverbe : il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Épousez... épousez... et votre nomination sera présentée immédiatement à la signature du roi. Si vous avez le temps, passez me serrer la main à mon cabinet. »

E. DE ROUVREUX.

« Tu vois, dit La Villière en reprenant la lettre, que j'ai pleine confiance en toi. Aussi, pas un mot de tout ceci à qui que ce soit. »

Il y a un proverbe là-dessus, répète l'autre avec un sourire. Si la parole est d'argent, le silence est d'or. Tu peux être tranquille, j'ai toujours mieux aimé l'or que l'argent.

Maintenant, monsieur de Lenoir, dit La Villière, à votre tour. Hier, au concert de la Comtesse M... j'étais à côté de mon mieux une mélodie bien chantée, mais j'ai une fort belle personne entra dans le salon.

— Pardieu, c'est la princesse Palliani, produit attrayant de la belle Italie.

Il paraît que cette princesse est une des célébrités du jour.

— Tu sais seulement cela d'hier ?

— Ma foi, oui. Mais il n'en est pas de même de toi. Montlaur, auquel je demandais le nom de cette beauté inconnue à laquelle tant de visages souriaient, commençait à me

raconter que c'était une beauté politique, quand il es arrive, et, en ce même moment, l'esprit s'empare d'elle avec un air de grand étonnement.

— On m'en avait parlé de l'abbé d'Amboise, mais c'est une belle dame politique, voilà la seule vérité que j'ai dite ce pauvre Montlaur.

— Les femmes veulent donc se mêler de tout ?

— Pourquoi pas, surtout quand elles veulent se servir de leurs séductions pour faire les hommes à leur suite... La princesse Palliani est la personnification de l'enthousiasme, de l'énergie et du courage. D'une beauté exceptionnelle comme sa nature, elle n'entre pas dans le cadre de l'organisation en contraste perpétuel avec elle-même; elle est de feu ou de glace selon sa volonté. Nulle femme, quand elle le veut n'a plus de charmes qu'elle, nul homme plus de courage et d'énergie.

M. de Rouvieux et d'Amboise, interrompit La Villière en riant.

— Ne plaisantez pas, La Villière, c'est une amie ou une ennemie dangereuse. Elle même de front un bal dont elle fit les honneurs, un concert dont elle est la plus puissante et la plus conspiratrice dont elle peut devenir à la fois le chef le plus hardi comme l'instrument le plus actif, le plus infatigable.

— Mon cher ami, une société, quelle qu'elle soit, reprit il après avoir allumé de nouveau son cigare, a dans son sein tous les germes de discorde et de destruction, comme les hommes

ont en eux en naissant le germe de la mort; les nobles, les méchants, les petits et les repoussés, venant de la Bohême de la société moderne; eh bien ! la princesse a un tact parfait pour les découvrir, les démasquer et les amener à soi. Toujours la vieille histoire qui sonne et résonne dans l'oreille; le défaut de la cuirasse ou le talon d'achille.

— Tuas été séduit, mon pauvre ami.

— J'ai remarqué, riposta aussitôt de Lenoir, que les gens sont radicaux; mais hélas ! il y a toujours qu'on ne me séduit plus, et l'on ne m'a jamais entraîné. Aimer la princesse !... Alors donc... Je la connais trop pour cela... elle est tout à fait mon collaborateur.

— En ricanant ?

— N'est-ce pas une comédie ou un drame comme un autre ? 1793 n'a-t-il pas été un long drame tout palpitant d'intérêt ? Quel long succès se sont-ils ont éprouvé !

— Ah ! là, tu es donc toujours républicain ? dit La Villière avec un sourire forcé.

— Comment toujours ; voilà un mot superbe ; il y a six mois à peine que je me suis trouvé cette vocation.

La Villière s'approcha du fauteuil dans lequel son ami était fort commodément étendu, et se penchant vers lui, il lui frappa fort ironiquement sur l'épaule :

Voilà, dit-il, un beau modèle de sans-culottes, en gants jaunes et à l'eau de rose.

Eh ! mon Dieu ! répliqua celui-ci sans rien perdre ou compromettre de sa position horizontale, Sénèque écrivait avec un style d'or son traité sur le mépris des richesses, et Saint-Just

était l'éloquent le plus parfumé de son temps ; Sardanapale et Caligula ne sont pas si loin l'un de l'autre qu'on le croit. Aussi, monsieur le Comte, en dépit de mes opinions, j'accepterais très volontiers une place dans votre voiture amovible ; je n'ai pas de préjugés mesquins.

Et toi, citoyen, quand tu auras en collaboration avec la belle princesse, renversé le gouvernement au profit d'une nouvelle république, tu ne me cooperas pas trop vite le cou ?

— J'aurais une petite cachette pour mes amis. Adieu, cher.

— Tu l'en vas ?

— Je crois que ce n'est pas tout-à-fait temps de parler réformes sociales. Je te laisse rêver à ton bonheur et... à ton consulat général.

La Villière lui tendit la main. De Lenoir sortit après avoir allumé un troisième cigare. Tout en descendant l'escalier à la hâte, il murmura entre ses dents :

Il n'y a pas de temps à perdre.

Quand il fut dans la rue, il se jeta dans le premier cabriolet de remise qu'il rencontra, et le cocher partit au plus grand trot de son cheval.

La Villière, resté seul, se laissa tomber dans son fauteuil, et se prit le front à deux mains.

Une méditation profonde, inquiète, agitée, venait de s'emparer de lui ; car quelques mois prononcés dans la conversation avaient ému dans la pensée de poignantes inquiétudes. Si l'avenir appartient à Dieu, le passé